

WANG ANYI, élevée dans la Chine des années de cangue, évoque la poésie poignante des bourgs perdus.

Une tendresse sans regret

Le chant des regrets éternels, paru en Chine voici douze ans, a fait la réputation de Wang Anyi. Traduit chez Philippe Picquier en 2006, ce roman tout en finesse et en poésie raconte quarante années de la ville de Shanghai et d'une jolie shanghaienne bien décidée à vivre joliment, elle aussi, malgré le rouleau compresseur de l'Histoire.

Le récit commence avant le communisme, au sortir de la guerre, quand la ville reprend son style du temps des Concessions. Il s'achève sur le capitalisme fulgurant de la fin des années 1980. Entre ces deux effervescences, il y a bien sûr les années 1960 et 1970 avec la famine du Grand Bond en avant, puis les années de plomb de la Révolution culturelle durant lesquelles l'héroïne se retrouve à la campagne, comme y fut contrainte Wang Anyi.

Née à Nankin en 1954, c'est à Shanghai que la romancière a grandi, fille d'un militaire suspecté de « droitisme » et d'une mère rangée parmi les « écrivains d'esprit malfaisant ». Pour elle, pour des millions de jeunes Chinois, les écoles ferment : la vie se déroule brusquement à l'heure des villages perdus et de l'agriculture forcée. Ainsi en va-t-il de l'apprenti violoncelliste trop pusillanime d'*Amour sur une colline dénudée*, le troisième livre de Wang Anyi publié chez Philippe Picquier.

« Au début, dit-elle, j'étais plutôt contente d'être expédiée loin de la famille, notamment loin de ma mère. On étouffait chez nous. C'était petit. Les parents frappés de disgrâce restaient donc inactifs. Nous ne pouvions étudier puisqu'il n'y avait plus d'écoles. Les premières heures, quel changement ! Puis j'ai tout de suite déchanté : ça n'a pas traîné ! Je me consolais en écrivant aux parents des lettres où je ne parlais que de choses apparemment insignifiantes : retour des hirondelles au printemps, récolte des légumes, repas, arrivée de nouveaux habits... Des sujets de rédaction. Ma mère en fut profondément émue. Elle comprit ma vocation d'écrivain. C'est ainsi que j'ai trouvé ma manière, descriptive. En lisant Balzac, aussi, quand presque

toute la littérature moderne nous a été interdite. »

Si *Le chant des regrets éternels* frappait par le tissage raffiné des thèmes et l'ampleur d'une architecture aérienne, *Amour sur une colline dénudée* (1986) procède par petites touches. On y suit le destin de trois très jeunes gens : un musicien, une comédienne doucement volontaire, et une délicieuse coquette diablement rouée.

La narratrice les saisit tous trois, séquence après séquence, bien avant leur rencontre. Ils assistent, sans comprendre, à la ruine de la bourgeoisie modeste quand échoue le Grand Bond. Ils vivent la terrible famine, puis sont embarqués dans la Révolution culturelle avec ses brigades de théâtre, de musique et de danse. Ils se rencontrent presque par hasard alors que le récit parvient au milieu de son cours aussi délicatement sinueux que le fleuve Yangsi dont la poésie baigne ce drame. Nous ne saurons pas leur nom : il y a le violoncelliste, la « jeune instruite » qui deviendra sa femme et « la jeune fille de la ruelle de la Vallée d'or », qui deviendra la maîtresse du garçon.

« **Littérature des cicatrices** ». La stylisation des lieux, des circonstances et des gestes contraste avec le désespoir des personnages, qu'il s'agisse du musicien doué mais peu sûr de lui, de sa femme passionnée jusqu'au sacrifice ou de la séductrice prise au piège de sa légèreté. Un drame presque invisible. Avant qu'il ne se noue, la narratrice évoque l'incendie d'une maison traditionnelle. Son propriétaire, le chef de famille, a décidé d'en finir avec un temps où il n'a plus sa place : cette description tragique est d'une beauté miraculeuse. Effondrement d'un ordre, échecs amoureux : il y a néanmoins dans la poésie du récit la « tendresse sans regrets » dont témoignait déjà *Amour dans une petite ville* (1986, Picquier 2007) où deux jeunes danseurs découvraient la violence du désir puis la déchéance de leur désamour.

« J'éprouve beaucoup de tendresse pour ce qui



LOUIS MOURIER/PICQUIER

Wang Anyi est la fille d'un militaire suspecté de « droitisme » et d'une mère rangée parmi les « écrivains d'esprit malfaisant ».

disparaît, y compris les grandes illusions, répète Wang Anyi. Eh oui, je n'ai pas de regrets. Que Shanghai mue à ce point, qu'on y rase en quelques semaines tant de pâtés de maison, qu'on en chasse les bicyclettes pour y mettre partout des voitures et encore des voitures, je ne dis pas que c'est bien. Cela ne me chagrine pas pour autant. Cette évolution, ces choses qui disparaissent ou qui surviennent, toutes nos vies bousculées : cela suscite la poésie. Plus tout change, plus me paraît forte la poésie des moments. Vous savez l'idée vaine d'Andy Warhol : chacun aura son quart d'heure de célébrité. Je préfère penser que chaque être humain ou chaque chose, même décevante, médiocre, recèle sa poésie et qu'il faut la saisir lorsqu'elle paraît comme se déploie la beauté d'une pivoine. »

Ainsi du lâche et si sensible musicien d'*Amour sur une colline dénudée* que deux femmes se partagent. Ainsi des danseurs impulsifs et sans repères d'*Amour dans une petite ville*. Ne manque plus pour compléter cette trilogie des *Trois amours* que la traduction à venir d'*Amour dans une vallée brodée d'or*. Ainsi se conclura une première découverte de cette « littérature des cicatrices » dont témoigne l'œuvre de Wang Anyi. Celle-ci n'envisage toutefois pas de s'en tenir aux acquis. L'incessante évolution de la Chine et de Shanghai fait fleurir d'autres pivoines. JEAN-MAURICE DE MONTREMY

Amour sur une colline dénudée, de Wang Anyi, traduit du chinois par Stéphane Lévesque, Philippe Picquier, 230 p., 19 euros, ISBN : 978-2-8097-0012-1. Sortie : 21 mai.